

# De la prison À la vie

*« Là où le péché a abondé,*

*La grâce à surabondé » Romains 5 : 20*

*Patrick Boulin*

ISBN 978-2-36957-073-8

© 2015, Patrick Boulin

Aucun extrait de cette publication ne peut être reproduit ni transmis sous une forme quelconque, que ce soit par des moyens électroniques ou mécaniques, y compris la photocopie, l'enregistrement ou tout stockage ou report de données sans la permission écrite de l'éditeur.

Sauf indications contraires, les textes cités sont tirés de la Nouvelle Bible Segond.

Publié par Editions l'Oasis, année 2015.

Ce livre a été sous la division auto publication '*Publiez votre livre !*' des Editions l'Oasis. Les Editions l'Oasis déclinent toute responsabilité concernant d'éventuelles erreurs, aussi bien typographiques que grammaticales, et ne sont pas forcément en accord avec certains détails du contenu des livres publiés sous cette forme.

Dépôt légal: 1e trimestre 2015.

Imprimé en France



9, Rte d'Oupia, 34210 Olonzac, France  
Tél (33) (0) 468 32 93 55  
fax (33) (0) 468 91 38 63  
Email: [contact@editionsoasis.com](mailto:contact@editionsoasis.com)

Boutique en ligne sécurisée sur [www.editionsoasis.com](http://www.editionsoasis.com)

**Vous avez écrit un livre, et vous cherchez un éditeur? Vous pouvez publier votre livre via Editions l'Oasis! RDV sur notre site, rubrique '*Publiez votre livre !*' pour plus d'information.**

# SOMMAIRE

AVANT-PROPOS	P. 5
CONVERSION	P. 9
ASSEMBLÉE DE MÂCON	P. 27
INCARCÉRATION	P. 47
LA PORTE OUVERTE	P. 71
INCARCÉRATION	P. 89
ASSEMBLÉE DE BESANÇON	P.113
INCARCÉRATION	P.129
CONCLUSION	P.159



## AVANT-PROPOS

**D**ieu a choisi les choses folles du monde pour confondre les sages; Dieu a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes; et Dieu a choisi les choses viles du monde et celles qu'on méprise, celles qui ne sont point, pour réduire au néant celles qui sont, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu. 1 Corinthiens 1: 27 et 28

Tout au long de la lecture de ce livre qui témoigne d'une partie de ma vie, je vous demande de toujours garder en mémoire ce passage de 1 Corinthiens 1:27 et 28 qui m'a été donné par prophétie par deux sœurs en Christ, Isabelle et Séraphine, qui ne se connaissaient pas.

Elles ne savaient pas non plus que j'avais à cœur, depuis déjà quelques années, d'écrire ce livre qui témoignera de ce que le Seigneur a fait dans ma vie et dans celle de ceux que Dieu a placés sur mon chemin. J'attendais le feu vert du Seigneur pour commencer ces écrits, afin que cela me soit entièrement donné et conduit par le Saint-Esprit.

Quand ce jour fut arrivé, ma prière fut simple: "Seigneur, j'ai le papier, les stylos et le temps, alors si telle est ta volonté que j'écrive ce livre, donne-moi les phrases et ce que je dois écrire. Que cela soit ton livre et non mon livre!"

Je ne savais pas qu'un jour j'allais être un instrument dans la main de Dieu, mais, comme tout bon instrument, avant de s'en servir, il faut le fabriquer, mais encore faut-il laisser le Maître d'œuvre assembler chacune de ces pièces afin que cet instrument soit en état de fonctionner. Dieu est tout puissant et il agit en chacun de nous comme il le veut pour nous amener à la sainteté et à la sanctification.

Dans la plupart des cas, cela ne se fait pas sans souffrance. L'homme ne comprenant pas toujours ce qui se passe et pourquoi il passe par de tels chemins tout au long de sa vie. Dieu permettra même à certains de ses serviteurs que Satan s'occupe d'eux comme il l'a fait pour Job: **L'Éternel dit à Satan: Voici, tout ce qui lui appartient, je te le livre; seulement, ne porte pas la main sur lui. Job 1:12**

N'oublions pas la fin de l'histoire de Job: **Pendant ses dernières années, Job reçut de l'Éternel plus de bénédictions qu'il n'en avait reçues dans les premières.** Job 42:12

Tout au long de ma vie païenne, le Seigneur m'a ouvert les yeux, mais je ne voyais pas. Lorsqu'il a plu au Roi des rois et Seigneur des seigneurs de me contacter dans ma petite chambre d'un foyer de jeunes travailleurs et d'étudiants, je crus être un privilégié et je me suis même payé le culot de dire au Seigneur: "J'ai répondu à ton appel." Quelques mois plus tard, je renouvelais cette démarche et je la reformulais avec une certaine petite pointe d'orgueil: "Dès que tu m'as appelé, j'ai répondu de suite à ton appel."

Comme je croyais fermement que cela était la première fois, pour me freiner dans cet élan d'orgueil, la réponse me fut donnée par le Saint-Esprit qui retraça en vision une partie de ma vie en me montrant chacun de ses appels auxquels je n'avais pas répondu. Dieu dans son amour, ne me fit voir que neuf de ses appels. Je ne pouvais plus le nier et j'étais sûr qu'il devait en avoir eu d'autres.

Dieu est patient, car la première fois qu'il m'a appelé, j'avais entre sept et dix ans. C'est à vingt-neuf ans que j'ai répondu à ses appels, et encore, il a fallu que Dieu le fasse avec puissance pour que je m'en rende vraiment compte et que je l'accepte dans ma vie, car j'étais un aveugle avec 10/10 à chaque œil.

Tout ce qui m'est arrivé dans ma vie avant ma conversion, même si certaines fois furent amères et dures à digérer, c'était sous le regard de Dieu: **Dieu voit la conduite de tous, il a les regards sur les pas de chacun.** Job 34:21

Maintenant, je tire des leçons, même si, après ma conversion, je me suis retrouvé de nouveau plusieurs fois en prison pour les mêmes délits. Je ne veux pas juger. J'ai pleinement pardonné à mes frères et sœurs en Christ qui m'ont jugé ou qui se sont permis de parler (à tort) sans jamais avoir entendu toutes les parties concernées.

J'ai été blessé au plus profond du cœur, une blessure que Dieu a guérie tout au long de ces années en m'enseignant en même temps de ne rejeter personne, car je savais désormais qu'elle en était la souffrance.

Je n'ai pas eu une vie facile, mais je ne veux pas passer pour un martyr. Je reconnais avoir mal agi certaines fois, et s'il a plu à Dieu de laisser un esprit

impur en moi pendant un certain nombre d'années pour que je comprenne et pour me conduire où j'en suis actuellement, c'est-à-dire un homme libre, gloire lui en soit rendue. Dieu seul sait ce que j'ai souffert et combien ont été les larmes de repentances. À tout cela, mon âme crie "ALLÉLUIA."

C'est par ces choses que j'ai souffert que je peux aller avec l'amour de Dieu vers ceux qui souffrent, car je comprends pleinement leur détresse intérieure. Si quelqu'un doit être glorifié, ce n'est pas moi, mais Dieu en Jésus-Christ. C'est lui tout au long de ces années qui m'a guéri, éclairé, régénéré et prenait soin de ma personne dans les plus petites choses, et cela dans n'importe quel domaine de ma vie. Jamais je n'ai manqué de quoi que ce soit. Dieu a toujours pourvu, car il connaît la sincérité de mon cœur.

Grâce soit rendue à Dieu qu'il y ait eu des frères et des sœurs en Christ qui ont compris ma souffrance et ma détresse, et qui sont venus me visiter en prison, même si, par la suite, je n'ai plus eu de leurs nouvelles, ou qu'ils m'aient simplement abandonné pour certains d'entre eux.

Je remercie de tout mon cœur mes frères et sœurs qui n'ont soutenu par la prière. Cela ne se fait pas, mais j'ose le faire pour ses frères et sœurs, qui m'ont visité, car ils méritent d'être à l'honneur. La sœur Josy, le directeur, les étudiants et les étudiantes de l'école biblique de Lux en Saône et Loire, le frère Victor, son épouse et leurs enfants, le frère Didier, son épouse et leurs enfants.

Merci à toutes les assemblées qui ont intercédé, ainsi que tous ceux et celles qui m'ont aidé à taper et corriger ces écrits et fait en sorte qu'ils soient édités. Enfin le premier de la liste, Georges, qui était visiteur de prison, homme humble de cœur dont je parlerai plus longuement dans la suite de ce livre.

Où que vous en soyez dans votre marche avec le Seigneur, continuez, car il n'y a pas de meilleure vie que celle en Jésus-Christ. Persévérez en ayant toujours les yeux fixés sur celui qui a donné sa vie pour nous, Jésus-Christ, Fils de Dieu et lisez la Bible pour que Dieu par l'Esprit-Saint vous parle, afin que vous sachiez ce que vous devez faire.

**Toute écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et propre à toute bonne œuvre. 2 Timothée 3:16**

Surtout, n'oubliez jamais une chose importante: si vous êtes en Jésus-Christ, vous êtes vainqueurs, plus que vainqueurs. Il faut lui appartenir, lui faire confiance. Je finirai par ces paroles d'un chant qui résume ce que je viens de vous dire:

Ne crains pas la tempête  
Reste tranquille la paix viendra  
Relève donc la tête,  
Regarde à Jésus, sois plein de foi,  
Qu'importe l'adversaire  
Chasse la crainte. Il est vaincu  
Au nom puissant de Jésus l'ennemi-  
S'enfuit, tu es vainqueur (BIS)

# Chapitre I

## CONVERSION

À l'époque où je me suis converti, je vivais dans une chambre de dix à douze mètres carrés, dans un foyer d'étudiants mixte et de jeunes travailleurs. Derrière moi, je traînais déjà 5 années d'incarcération qui ont conduit toute ma famille à me renier, à tel point que je n'avais plus le droit de leur téléphoner. Si j'essayais, à l'autre bout du fil on raccrochait. Avec ces incarcérations répétées, je fus aussi obligé de divorcer et je n'ai jamais revu ma fille.

Tous les jeudis soir, dans ce foyer, il y avait une soirée vidéo à partir de 20h30, dont la projection était gratuite. Les étudiants passaient des films cinématographiques ou documentaires. Quel que fût le thème de ces soirées, je n'y allais pas, jusqu'au jour propice où deux hommes sont venus frapper à ma porte. Ils sont entrés, après que je les ai invités de la voix, car j'étais en train de faire du courrier.

Ils ont ouvert la porte, mais sont restés sur le seuil en m'informant qu'il y avait une vidéo qui commençait dans 15 à 20 minutes. À partir de ce moment, il y a eu quelque chose qui a commencé à m'agacer chez ces deux hommes et qui me révoltait intérieurement, mais je ne pouvais pas dire avec exactitude ce que cela pouvait être. Alors, sèchement, je leur ai répondu que cela ne m'intéressait pas, que je n'allais jamais regarder les vidéos qu'ils passaient, quelles qu'elles fussent. L'un des deux, le moins timide, me dit ouvertement: "C'est pour toi."

Avec cette colère intérieure qui bouillonnait en moi, je me suis levé, avec la ferme intention de leur mettre à chacun mon poing sur la figure, car, à cette période de ma vie, j'étais encore bien bagarreur et je ne me laissais jamais marcher sur les pieds. J'étais du genre: Je frappe en premier et je discute après, si cela était possible pour l'autre personne.

Arrivé à un mètre, un mètre cinquante d'eux, il s'est passé quelque chose qui me dépassait, quelque chose que je ne comprenais pas, qui était nouveau pour

moi, car d'un seul coup, j'étais stoppé dans mon élan, comme s'il y avait un mur transparent qui m'empêchait d'aller plus loin.

Il me fallait bien me l'avouer, c'était la première fois que j'avais peur, la première fois où j'ai perdu tous mes moyens au point d'en bafouiller en leur disant que je ne voulais pas descendre et me rendre avec eux, ou un peu plus tard, pour regarder cette vidéo.

Ils sont partis, mais celui qui était le moins timide me dit avant de fermer la porte: "Cela commence à 20h45." Une fois ma porte fermée, j'ai repris mes esprits et je finis le courrier que je posais sur mon placard, sans plus penser à ce qui venait de se passer et cette peur qui m'avait saisi était partie. J'appris plus tard que ce qui m'avait empêché de frapper ces deux hommes était la protection de l'Éternel.

Prêt à partir pour une soirée chez un collègue de travail, tout d'un coup, j'entendis: "Descend" Je peux vous affirmer que je n'en menais pas large, regardant partout autour de moi pour voir si je voyais quelqu'un puisqu'on venait de me parler.

Comme rien ne se passait et le moment de panique terminé, j'ai fini par me dire pour me justifier et me donner bonne conscience: "Il faut que j'arrête de boire, car j'entends des voix, ou alors c'est la cigarette qui me monte à la tête, ou pire encore, je suis comme Jeanne d'Arc, j'entends des voix." Je me suis même surpris en train de me dire: "Je deviens fou."

Pour ne pas arranger la situation, j'entendis une deuxième fois cette voix qui me disait: "Descend." Là, je me suis senti envelopper dans un bien-être, un bain d'une plénitude qui me dépassait, quelque chose d'étrange, d'inconnu, dont tout mon corps était en parfaite harmonie avec ce qui m'enveloppait: Tout le contraire de ce que j'avais ressenti lorsque ces deux hommes étaient devant ma porte.

J'étais tellement bien que s'il m'avait fallu mourir à ce moment même pour rester à tout jamais dans cette plénitude, j'aurais dit oui sans hésiter. Jamais je n'avais eu un tel moment de paix et de bien-être, je ne ressentais plus rien dans mon corps et mon esprit était libre, sans aucune crainte, c'est comme si tout s'était arrêté et que j'étais seul au monde.

Ce bien-être qui m'enveloppait me poussait vers la porte avec une telle douceur qu'elle aurait fait fondre n'importe quel métal si celle-ci avait été une source de chaleur. Je me suis laissé guider, voir même porter, car tout en moi n'était que légèreté. C'est ainsi que je me suis retrouvé dans cette salle de projection.

Quelle ne fut pas ma surprise lorsque j'ai ouvert la porte de cette salle! Toutes les lumières se sont éteintes en même temps que l'écran s'allumait et en lettre rouge sur fond blanc, je pouvais lire le titre: COMMENT NAÏTRE DE NOUVEAU! Je me suis avancé jusqu'à une chaise et j'ai regardé et écouté le témoignage de ces personnes qui parlaient de Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur du monde qui avait racheté au prix de son sang les pécheurs que nous étions.

Ces personnes disaient que le Fils de Dieu, Jésus-Christ, était vivant, qu'il avait transformé leur vie après l'avoir accepté dans leur cœur et pour la vie. Cela m'a beaucoup touché, car tout respirait la vérité et, intérieurement, je me disais que c'était beau ce que vivaient ces personnes qui se disaient chrétiennes.

À la fin de cette projection, lorsque les lumières furent allumées, je constatais que j'étais assis à côté de ces deux hommes qui étaient venus m'inviter et à qui je voulais casser la figure. M'adressant la parole, ils se sont présentés, mais je ne vous dirais pas lequel des deux était le timide. L'un se prénomma Frédéric et l'autre Thierry. L'un des deux, et cette fois-ci, ce fut le timide, me posa cette question: "Veux-tu voir le pasteur?"

Comme je baignais toujours dans ce bien-être de plénitude, je n'ai pu que dire oui. Après que les présentations furent faites, j'appris que le pasteur s'appelait Pierre. Ce pasteur me fit une forte impression, car son visage rayonnait, respirait la sérénité, la paix et donnait l'envie de se confier. Ce que je ne fis pas ce soir-là, car je me sentais sale intérieurement et mon orgueil refoulait cette envie.

Ce pasteur me demanda si je voulais qu'il prie pour moi. Je lui ai donné mon accord, car c'était une des toutes premières fois que quelqu'un voulait faire quelque chose pour moi, sans qu'il y ait un intérêt. Il posa sa main sur mon épaule et il commença à prier en demandant à Dieu en Jésus-Christ de me bénir, de me montrer le chemin de la vie et bien d'autres paroles qui résonnaient dans mon cœur.

Puis d'un seul coup, il y eut en moi une rébellion que je sentais monter au point que je n'avais qu'une seule idée en tête, c'était de lui mettre un coup de boule (un coup de tête). Au moment d'armer mon tir en ayant un mouvement de la tête d'arrière en avant, plus rien, je me sentis bloqué. Je revivais exactement ce qui c'était passé lorsque je voulais frapper ces deux hommes de tout à l'heure, je me heurtais à un mur, une limite à ne pas dépasser.

Le pasteur, qui voyait ce qui se passait, continua de prier avec une telle assurance que cela aurait foudroyé n'importe quel taureau furieux. J'essayais encore une fois et encore une fois, mais, rien à faire, il se passait quelque chose d'anormal, car le mal que je voulais faire, je ne pouvais le mettre en pratique. Puis, d'un seul coup, j'entendis ce pasteur parler autrement dans un langage que je ne connaissais pas et que j'ai pris pour du "zoulou" car il me fallait bien y mettre un nom.

Ce bien-être, qui était autour de moi, a pénétré en moi, et là, je me suis senti désarmé, terrassé, désarçonné, sans force et pécheur, à un tel point que je me dégoûtais, car tout en moi, intérieurement, remontait, et je reconnus, sans rien dire au pasteur, qu'il n'y avait rien de bon en moi-même. Je n'avais qu'une seule idée en tête à ce moment-là: Prendre la fuite au plus vite. C'est ce que je fis en étant au bord des larmes.

Je ne me rappelle plus si j'ai couru de la salle de projection, où je me trouvais, jusqu'à ma chambre qui était au premier étage, mais je n'ai pas mis longtemps pour y arriver et ouvrir ma porte. Tout n'était pas fini malgré cette fuite précipitée, car dès que j'eus fermé la porte derrière moi à clef, comme pour me rassurer, cette présence, ce bien-être était là, m'attendant encore plus présent. Je suis tombé à genoux et j'ai confessé devant le Seigneur que j'étais pécheur avec les yeux remplis de larmes qui coulaient, coulaient, à ne plus s'arrêter le long de mes joues.

Tout est remonté à la surface, tel un torrent qui déverse ses eaux boueuses dans un lac de pureté. Tout me revenait en mémoire, tout ce qui m'avait marqué, blessé et fait souffrir. Tout remontait à la surface tel un film qui retraçait ma vie depuis ma naissance jusqu'à ce jour. À aucun moment, je n'ai interrompu ce qui défilait devant mes yeux, quoi que tout se passât à l'intérieur de mon être, comme une projection privée.

Les premières images de ce film privé qui se déroulaient à l'intérieur de mon être étaient trois petits garçons qui avaient des cheveux longs jusqu'aux épaules, habillés de robes tablier qui s'attachaient dans le dos par des boutons. De ces trois petits garçons, je savais lequel j'étais. Tout était clair dans mon esprit, je comprenais tout, mais je me demandais pourquoi ma mère agissait ainsi envers nous en nous habillant de la sorte.

Un morceau de cette énigme me fut donné en vision sous cette forme: Lorsque des personnes nous croisaient, elles faisaient remarquer à ma mère que nous étions "belles." Ma mère répondait tout en soulevant cette robe tablier que nous portions: "Ce ne sont pas des filles, mais des garçons." Cela se voyait puisque nous étions nus sous cette robe tablier.

C'est là que je compris que ma mère aurait voulu avoir d'autres filles, mais elle n'a eu que des garçons. C'est pour cette raison qu'elle nous habillait en fille. Cela prit fin le jour de la rentrée à l'école maternelle où nous avons été vêtus correctement, comme de vrais garçons. Si la journée nous étions vêtus correctement, le soir, pour aller nous coucher, nous ne portions, mes deux petits frères et moi, que le haut de pyjama, ce qui découvrait notre nudité.

Plus tard, en fouillant chez mes parents, j'ai trouvé des photos que ma mère tenait précieusement à l'écart. Sur ces photos, il m'était très facile de reconnaître mes deux petits frères et moi avec ces fameuses robes tablier. Ces photos, je les ai prises et je les ai gardées jusqu'au jour où il m'a fallu les déchirer et les jeter.

Chez mes parents, ce n'était pas le "Pérou", nous ne roulions pas sur l'or. Il manquait toujours de l'argent à la maison pour la nourriture, les vêtements, mais ma mère essayait, toujours de joindre les deux bouts. Elle faisait avec ce qu'elle avait, c'est-à-dire pas grand-chose, ce qui la conduisait certaines fois à acheter de l'alimentation à crédit puisque mon père gardait une bonne partie de son salaire pour son passe-temps favori qui était la boisson.

À la maison, nous ne mangions pas tous les jours à notre faim, il nous arrivait de retourner à l'école l'après-midi après avoir mangé simplement une tranche de pain et deux morceaux de sucre. Nous nous gardions bien d'en parler autour de nous, sinon nous savions la sanction: Coups de ceintures quand ce n'était pas le manche en bois du balai qui nous tombait sur le dos. Mon père ne rentrait dans aucun de ces conflits, comme si nous lui étions indifférents. Je n'ai jamais été

sur les genoux de mon père ou de ma mère, et je n'ai jamais eu quelques signes d'affection de leur part.

Dans mon esprit, je revivais ces moments où mon père rentrait tous les soirs à moitié ivre, quand ce n'était pas complètement. Cela ne s'arrêtait pas là, car, dans son ivresse, mon père s'en prenait uniquement à ma mère verbalement en l'insultant avec des propos que je tairai, car il serait malséant de les écrire. Chaque fois, mon père faisait cette même remarque à ma mère: "Va donc chez ton...et ton..."Si je ne comprenais pas à cette époque, mes frères et sœurs, qui étaient plus grands, devaient savoir ce qu'il en était, mais tous se taisaient.

Était-ce par pudeur? Ou y avait-il quelque chose qu'il fallait absolument taire? Quelque chose dont il ne fallait pas parler? Plus tard, lorsque je compris à mon tour ce qu'il en était, je gardais aussi le silence et je comprenais pourquoi mes frères et sœurs avaient fait de même.

Des années plus tard, je sus qui était mon vrai père, mais, je n'avais pas pleinement compris que j'étais né d'une mère adultère. Je savais désormais pourquoi mon père s'était mis à l'alcool et qu'il ne s'occupait de plus rien au lieu de divorcer.

Les nuits de mon enfance ont été fort agitées. Avec mon petit frère, nous partagions le même lit. Nous avions pour compagnie des punaises qui, lorsque nous dormions profondément, ne nous dérangent pas, mais le matin, nous pouvions constater les piqûres sur notre corps.

Des nuits, il arrivait que ces punaises nous réveillaient tellement il y en avait. Quelle sensation très désagréable de sentir ces petites bêtes courir sur son corps, ainsi que l'odeur nauséabonde lorsque nous en écrasions une. Ma mère s'est donné bien du souci avec ces petites bêtes pour les combattre, mais rien n'y faisait. Ce qui nous consolait, c'était que nous n'étions pas les seuls de la cité où nous habitions à avoir de tels locataires nocturnes.

Puis j'ai revécu des scènes lors de mes périodes scolaires, ainsi que des aventures et mésaventures.

Ma période scolaire primaire a été perturbée pendant une année. La chute a été d'un coup. De la classe de C.M.1, (cours moyen 1<sup>ère</sup> année) je me suis retrouvé en classe de perfectionnement (classe des plus nuls). Cela m'avait

tellement secoué que j'ai tout fait pour remonter toutes mes moyennes. Je faisais la joie de la maîtresse avec les résultats que j'obtenais. Finissant toujours avant les autres, je les aidais sans jamais leur montrer que j'étais supérieur.

Quelques mois plus tard, dans cette même année scolaire, en fin d'année, je suis passé en C.M.2, (cours moyen 2<sup>ème</sup> année) dernière classe de la primaire avant de passer au collège. Cette classe de C.M.2 était tenue par le directeur. Lui-même tous les matins nous enseignait certaines matières et les après-midi, c'était une maîtresse. J'étais fier, je venais de faire un sacré bond en avant, de la classe des plus nuls, à la classe la plus haute.

Je me rappellerai toujours de cette anecdote dans cette classe de C.M.2. C'était un matin où il y avait une dictée. Mon stylo n'ayant plus d'encre, j'en fis part au directeur qui me prêta le sien en me précisant: "Celui-ci ne fait pas de faute." À la correction de cette dictée, j'avais fait six fautes et pourtant j'avais cru ce que le directeur m'avait dit.

À la fin de cette année scolaire, j'ai passé mon diplôme de D.F.E.O (diplôme de fin d'études obligatoire.) J'avais passé cet examen avec succès, à tel point que je ne fis pas de 6<sup>ème</sup>, je passais directement en 5<sup>ème</sup> dans un collège.

Ce passage en 5<sup>ème</sup> fut de courte durée, car je n'arrivais pas à suivre les cours. Cette même année, pour couronner le tout, j'ai eu la gale et j'étais interdit d'école pendant huit jours. Je n'étais pas âgé, mais je peux vous affirmer que cela fait mal au cœur lorsqu'un copain de votre classe vient vous dire en face, sans qu'il sache que j'étais concerné: "Il y a un galeux, un gars qui a la gale dans l'école, c'est dégueulasse, il ne doit pas se laver tous les jours."

Je n'ai rien dit, mais je m'étais rendu compte qu'il y avait eu une "fuite" du côté médical. Que pouvais-je répondre à ce copain du haut de mes douze ans? De plus, je ne savais pas ce que c'était comme maladie la gale, d'où cela venait et surtout pourquoi j'étais le seul dans ma famille à l'avoir eu cette gale.

Mon retour à l'école huit jours plus tard, n'a pas été pareil avec ceux de ma classe. Même s'ils ne disaient rien, par leur façon de me regarder et de me mettre de côté sans me parler, je compris qu'ils savaient que j'étais celui qu'ils surnommaient le galeux. Je n'ai jamais rien dit et encore bien moins à ceux de ma famille, pourtant combien de fois j'aurais aimé hurler cette douleur et avoir une épaule sur laquelle pleurer en toute confiance, dire tout ce que mon petit

cœur avait emmagasiné comme blessures par les paroles ou la façon dont certains avaient agi à mon égard.

À cette même période avec mon petit frère, je suis allé voler un vélo pour pouvoir réparer le mien que j'avais acheté à une vente de charité. Mal nous en a pris de voler ce vélo, car mon petit frère était tombé de ce vélo et il avait une partie du visage et une jambe écorchées par les petits graviers sur lesquels il était tombé.

Sur le chemin du retour, je lui ai demandé de ne rien dire au sujet du vélo volé, de dire simplement qu'il était tombé du mien. Devant notre mère cela n'a pas tenu, et à force de crier, mon petit frère a tout raconté. Ce fut pour lui un moment de consolation et, pour moi, la ceinture, pour finir par le manche à balai. Quand tout se calma, dans un coin, je n'étais pas fier et je me tenais quelques parties de mon corps qui avait été touché par les coups de balai.

Pris au jeu du vol, pour avoir toujours un peu d'argent, mes deux petits frères et moi, avions décidé de faire les poches de notre père lorsqu'il rentrerait vraiment ivre. Je ne sais plus lequel d'entre nous a eu cette idée, mais elle a germé et même fleuri. Ce petit jeu ne s'est pas arrêté là, car quand on acquiert facilement, on en veut de plus en plus, et souvent, on ne calcule pas les conséquences qui pourraient en découler par la suite.

Toujours est-il que lorsque notre père se levait pour aller aux toilettes, il le faisait toujours sans mettre son pantalon, alors nous nous rendions dans sa chambre pour fouiller son pantalon, où il gardait dans sa poche arrière son portefeuille et dans sa poche de droite son porte-monnaie.

À trois, cela nous était facile, car les chambres étaient à un étage supérieur. Le plus petit de mes frères faisait le guet en regardant par-dessus la rampe d'escalier. Il était chargé de nous avertir dès que notre père ou, par hasard, quelqu'un d'autre de notre famille arrivait. Pendant ce temps, avec mon autre frère, nous nous occupions du pantalon, mais la plupart du temps, c'était mon boulot, mon frère était là, c'était plus rassurant. À chaque fois, nous avions fini avant que notre père remonte se coucher.

À force d'être dans l'obscurité la plus complète pour faire les poches de mon père, je pouvais reconnaître au toucher une pièce et sa valeur. Lorsque notre larcin était fini, nous retournions dans notre chambre partager notre butin en

parts inégales, car nous le faisons par ordre de croissance et des risques encourus

Petit à petit, les pièces ne nous convenaient plus, nous étions devenus gourmands, alors nous sommes passés aux billets, en prenant au départ un billet de cinq francs, puis de dix francs et une fois par mois, nous prenions un billet de cinquante francs. Nous ne faisons ce coup des cinquante francs que lorsque notre père touchait son salaire et qu'il rentrait ivre, sinon les autres semaines, nous prenions très peu.

Un soir j'avais dépassé la limite sans m'en rendre compte. J'avais pris un billet de cent francs et il était trop tard pour le ramener, car nous étions dans notre chambre lorsque je m'en suis aperçu et notre père revenait se coucher. Plus moyen d'aller remettre cet argent à sa place. Cette nuit-là, j'ai eu du mal à trouver le sommeil en ayant dans ma poche de pyjama ce billet de cent francs.

Le matin, je n'étais pas tranquille tant que je n'avais pas caché cet argent, mais le plus grave fut le midi lorsque nous étions à table et que mon père s'en était pris à ma mère en l'accusant de lui avoir fait les poches pendant qu'il dormait et en insinuant que ce n'était pas la première fois. Mes deux petits frères et moi-même n'avons pas pu nous empêcher de nous regarder. Notre regard en disait long, car nous savions désormais qu'il nous fallait garder le silence pour toujours, sinon nous étions sûrs que cela aurait chauffé pour notre matricule.

Toujours à genoux et les yeux en larmes, je voyais défiler dans ma mémoire le temps où j'étais apprenti cuisinier. Le restaurateur me prenait en apprentissage pour deux ans, car, au préalable, j'avais déjà fait une année de préapprentissage lors de ma dernière année scolaire.

Il me restait six mois pour finir mon apprentissage et passer mon C.A.P lorsque j'ai arrêté ou plus exactement, où une circonstance a fait que je ne retravaillerais plus. Cela faisait six mois que mon patron était malade, il avait un cancer à la gorge qui le fatiguait et l'affaiblissait de jour en jour. Depuis un mois, je travaillais du lundi au dimanche sans un jour de repos. Avec sa maladie, à la fin, c'était lui qui faisait l'apprenti et, le soir, il me laissait seul à dix-sept ans pour assumer le service du soir.

Un samedi après-midi, je lui ai fait part que je ne viendrais pas le lendemain. Cela l'avait étonné et il m'avait répondu aussi sec: "Si tu ne viens pas demain,

ce n'est plus la peine de revenir." Quelle ne fut pas ma surprise le lundi matin lorsque je suis arrivé, mon patron était là à m'attendre et sans que j'aie pu dire quoi que ce soit, il m'a dit de retourner chez moi, qu'il résiliait le contrat d'apprentissage. Je fis demi-tour sans savoir où j'en étais, tout se bousculait dans ma tête, car je ne savais pas quoi faire.

J'aurais pu l'attaquer en justice, car tout était pour moi, car j'étais dans mon droit, mais je ne l'ai pas fait, quoi que mes frères les plus âgés me poussaient à le faire. En moi, il y avait le oui et le non.

Mon choix fut non pour plusieurs raisons: Il avait été très bon avec moi en tout point, jusqu'à me donner de la nourriture pour ma famille et j'avais le sentiment qu'il avait agi sur un coup de tête, de colère et sa maladie ne l'aidant pas dans son jugement. Mais surtout, je ne voulais pas le trahir, car c'est lui qui m'avait tout appris en cuisine, même à dire des gros mots. Huit mois après cet incident, j'ai appris son décès par le journal.

Après ma rupture de contrat d'apprentissage, une agence d'intérimaire m'a pris dans ses locaux pendant trois semaines pour du découpage. Après cela, ils m'ont trouvé un emploi dans une usine où ils mettaient du vin en bouteille. J'ai commencé en début de mois et celui-ci n'était pas fini que le chef du personnel me fit appeler pour me demander si je voulais travailler pour eux sans passer par l'agence d'intérim. J'ai accepté, car je gagnais bien ma vie financièrement, mais cela m'a entraîné dans une chute d'où très peu se relèvent: L'alcool.

Mois après mois, je faisais des progrès et je prenais de l'assurance, cela se voyait même lorsqu'il me fallait être à l'empilage à la main dont les caisses de douze litres pesaient environ une quinzaine de kilos. Cela ne me gênait pas, car dans l'équipe ou je travaillais, j'étais le seul homme. À force de remuer ces caisses de bouteilles, j'acquis de la force musculaire sans que cela se voie dans ma morphologie.

Beaucoup du personnel buvaient, et cela dès le matin. Quand je les voyais, je me jurais de ne jamais faire comme eux. Hélas, un an plus tard, j'étais comme eux, je buvais mon premier verre de vin blanc à 10h00 du matin et à la fin, juste avant de partir pour le service militaire, je commençais à boire à partir de 9h00 du matin, c'était devenu une habitude à la seule différence que je ne buvais plus un verre, mais au goulot de la bouteille ma quantité de vin blanc sans prendre en

compte ce que j'allais encore boire dans la journée. Je n'avais à cette époque pas encore 20 ans.

En dehors de mon travail, je ne buvais pas. Pourquoi aller payer ailleurs alors que sur mon lieu de travail, c'était gratuit? Sauf le samedi soir lorsque j'allais au bal. Je n'y allais pas pour m'amuser ou pour danser, quoi que cela m'arrivât quand même, mais pour boire, écouter de la musique et me battre.

J'avais confiance en moi, je sortais toujours vainqueur de tous ces combats, même s'il m'arrivait d'en avoir quelques fois deux sur le dos. J'étais timide, très timide, mais avec l'alcool, cette timidité disparaissait, j'étais un autre homme. Je ne cacherai pas que j'ai ramassé de bons coups sur la figure et sur le corps, mais cela ne marquait jamais, j'avais la peau dure, peut-être par les coups que j'ai reçus étant enfant.

Je n'ai jamais trouvé mon maître, tous ceux avec qui je me battais étaient dans un sale état. Plus d'un ne s'était jamais relevé et cela me laissait indifférent, même s'ils baignaient dans leur sang. Je n'avais qu'une devise: Il vaut mieux que ce soit eux qui aient mal à la tête, que moi. Dans un sens, ils avaient ce qu'ils méritaient puisque souvent ils étaient plus grands et mieux taillés physiquement, pensant que cela était suffisant.

Puis il y eut ces deux accidents de moto. Le premier était à la sortie d'un bal un dimanche soir. Sur ma moto, il y avait mon meilleur copain et la cuite que je tenais (ivresse). Au bout d'une longue ligne droite, j'ai raté un virage et j'ai fini ma course dans une barrière de virage rouge et blanche. Mon copain était passé par-dessus moi, je l'avais vu voler. La moto m'avait traîné sur plus de trois mètres sur le bitume et celle-ci étant sur moi, je vous laisse imaginer mon état lorsque je me suis relevé, mais je n'y fis pas attention, ce qui me préoccupait, c'était mon copain.

Je l'appelais, mais il ne répondait pas. J'eus peur lorsque je vis son casque planté dans l'angle de cette barrière de virage, alors de toutes mes forces j'ai crié: "Où es-tu? Réponds!" Et cela à plusieurs reprises, mais en vain. Des idées folles me passaient par la tête. J'étais là sans pouvoir bouger, avec la pensée que je venais de tuer mon meilleur copain.

Cela me paralysait, je ne pouvais faire aucun mouvement, si ce n'était crier son prénom, puis comme par miracle, il apparut sans une égratignure, sans une

tache de boue ou d'herbe sur ses vêtements et il me dit: "Je me suis senti en l'air et quand je suis revenu à moi, j'étais au sol avec le souffle coupé. Je t'entendais m'appeler, mais je ne pouvais pas répondre." J'étais tellement content et heureux de voir mon copain en vie, que j'en oubliais mes blessures.

Le deuxième accident j'étais seul et sobre. Je roulais à environ 100/110 kilomètres heures sur une voie principale parfaitement droite qui était limitée à 60 kilomètre-heure et que je connaissais comme ma poche. Sur ce trajet, il y avait une intersection. Les autres usagers avaient sur ma droite et ma gauche un stop.

À l'un de ces stops, sur ma droite, il y avait une voiture qui attendait pour traverser cette voie principale sur laquelle je me trouvais. Lorsque je vis cette voiture qui attendait, je me suis dit: "Pourvu qu'elle ne traverse pas." À peine ai-je eu le temps de finir ma phrase en pensée que cette voiture se mit à traverser. A l'allure à laquelle j'arrivais, cela fut inévitable, j'eus juste le réflexe de mettre un coup de guidon sur la droite pour éviter de m'encastrier la tête la première entre le montant des deux portières, ce qui aurait assurément provoqué ma mort.

C'est dans l'aile arrière que j'ai fini ma course en passant par-dessus la voiture pour me retrouver de l'autre côté de la rue, près d'un arrêt de bus. Je ne savais pas combien de temps cela avait duré et ce qui c'était exactement passé, mais je me suis relevé en n'ayant rien, pas même une égratignure ou une déchirure à mes vêtements.

Les témoins qui avaient vu ce qui m'était arrivé me donnaient pour mort, car j'avais mis un peu de temps avant de me relever. Eux non plus ne comprenaient pas que je m'en sois sorti indemne. La moto, c'était un désastre, elle n'avait plus de devant. Rentrant à pieds, je ne cessais de repenser à ce qui venait de m'arriver, il y avait quelque chose de bizarre dans tout cela, mais j'ai fini par me dire et me convaincre que j'avais eu de la chance.

Toujours aux pieds du Seigneur, il me revenait des périodes de mon service militaire. J'ai été incorporé dans l'armée de l'air à Dijon et j'y suis resté jusqu'à ma libération avec neuf jours de plus. Cela était peu, car je leur en ai fait voir de toutes les couleurs. Je me rendais bien compte de mon comportement qui avait plusieurs faces. Une face gentille et serviable, une face de salaud et de dur, une face timide et fragile. Après mes classes, je fus placé dans le corps des pompiers.

Pour rire de cela d'après le métier que j'exerçais dans la vie civile, j'aimais dire: "Du vin, je passe à l'eau."

Un matin m'embêtant plus que de coutume, j'ai demandé à celui qui s'occupait du bureau s'il pouvait me prêter la machine à écrire. Il accepta et c'est ainsi que je tapais une lettre destinée à mes parents pour les informer que, lors d'un exercice, j'avais perdu le bras gauche, que j'étais amputé, mais qu'ils ne se fassent pas de souci, j'arrivais dans trois jours en permission.

Ma famille ne s'était pas rendu compte du canular, ils sont allés directement au bureau de recrutement de notre ville pour avoir plus de renseignements. Ma famille avait téléphoné un peu partout pour savoir dans quel hôpital militaire je me trouvais. Comme toutes les recherches avaient été vaines, ils ont fini par prendre contact avec la base où j'étais incorporé.

À une demi-journée de sortir en permission, je fus convoqué au plus vite au bureau du commandant. Ce fut ma fête (mais pas nationale) lorsque je me suis trouvé en tête-à-tête devant la lettre que j'avais envoyée à mes parents que me tendait ce commandant.

J'ai eu beau lui expliquer que tout cela était pour rire, il n'en a pas tenu compte, car pour lui, cette lettre avait dérangé beaucoup de monde et donné du souci à pas mal de personnes en plus de ceux de ma famille. La conversation, amicale, mais tendue, se termina par cette sanction du commandant: "Je me vois obligé de vous mettre huit jours en arrêt rigueur."

Il fallait que je me rachète et j'avais trouvé le bon filon, car mon nom de famille était le même, orthographe comprise, que celui du ministre qui fut retrouvé noyé dans une mare ou étang en 1979. Cela était tout frais, puisque c'est début 1979 que j'effectuais mon service national.

Donc, j'ai fait courir le bruit, et il a bien couru, que cet ancien ministre était le frère de mon père, donc mon oncle. Peu de temps après avoir lancé cette fausse information, il y a eu un concours de tir au P.M (pistolet mitrailleur). Celui qui arriverait à loger les vingt balles dans la cible était invité à déjeuner au mess des sous-officiers.

Les tirs se faisaient cinq par cinq. Quand la série dans laquelle je me trouvais arriva, je pris la cible du fond. Après avoir tiré, ils nous demandaient de

comptabiliser les impacts avant de venir contrôler. N'en ayant que quatorze, avec un petit bout de bois qui était à mes pieds comme par enchantement, je le pris et je fis les six trous qui me manquaient dans la cible. Cela ressemblait vraiment aux autres impacts de balle.

C'est ainsi que je me suis retrouvé à la table des sous-officiers de notre unité de pompiers pour déjeuner, avec les félicitations de plusieurs gradés pour avoir fait vingt sur vingt au tir avec un P.M sur une cible à dix mètres. Du presque jamais vu au niveau des appelés. Quand je suis ressorti de ce déjeuner, j'avais des couleurs et la démarche mal assurées, car les cognacs et le cigare, qu'ils m'avaient été offerts, avaient fait leur effet.

Un dimanche après-midi, alors que j'étais de permanence, je partis pour me rendre auprès de celle que j'aimais et je fus de retour à une heure du matin. À mon retour, trois de mes copains de service ne dormaient pas et j'appris qu'il y avait eu une alerte. Le sous-officier qui était de service avait remarqué mon absence.

Quelle ne fut pas sa surprise lorsque ce sous-officier me vit le matin à l'heure du réveil! Comme cela lui avait déplu et que je ne voulais rien dire sur ma petite escapade, il fit un rapport au commandant pour demander trente jours d'arrêt simple.

De nouveau, je repassais chez le commandant. Pour toute explication au sujet de mon escapade, j'avais dit au commandant que ma fiancée était enceinte et qu'il y avait eu des complications. Ce qui n'était que pur mensonge.

Le commandant n'a pas suivi la demande du sous-officier, mais il me mit quand même sept jours d'arrêt simple pour la forme. Je suis quand même sorti avec mon diplôme de pompier et celui de bonne conduite. Peut-être parce que mon père était de parenté avec le "tonton ministre" que j'avais rajoutée à notre famille.

Le cœur de plus en plus léger, mais les yeux toujours autant mouillés par les larmes, là encore, je revoyais défiler une partie de ma vie lorsque j'étais marié.

Lorsque nous avons décidé de la date de notre mariage, qui fut en avril 1981, tout s'est déchaîné autour de nous. Dans le même temps, en l'espace d'un

mois, j'avais perdu mon emploi et j'avais eu un très grave accident de voiture dont j'en étais sorti sans un seul petit bobo. Seule la voiture était hors d'usage.

Quand tout va mal, cela ne s'arrête pas, pourtant, depuis que j'avais rencontré cette jeune fille qui allait devenir mon épouse, je buvais moins, je ne me battais presque plus, je ne faisais plus de sorties nocturnes le samedi soir dans les bals. Ma vie avait changé, mais il me semblait qu'une malédiction me collait à la peau.

Ma fiancée et future épouse étant d'origine portugaise, ses parents ne voulaient pas qu'elle se marie avec un étranger, alors nous avons pris les devants en prenant un appartement pour vivre ensemble quelques mois avant notre union. Par amour, elle avait décidé de rompre avec ses parents pour vivre avec celui qu'elle aimait.

Le jour de notre mariage, nous n'étions que douze, car avec cette désertion familiale de leur fille quatre mois auparavant, ses parents ne voulaient pas venir au mariage. Du côté de ma famille, très peu sont venus, car je ne pouvais pas tous les inviter, puisqu'il me fallait moi-même financer ce repas de noce. Ce ne fut pas une réussite de ce côté-là, mais six mois plus tard, nous étions devenus parents avec la naissance de notre fille Vanessa que nous avons conçue avant de passer devant monsieur le Maire.

À la maison, nous ne manquions de rien. Si j'avais laissé tomber quelques-uns de mes péchés, il y en a un que je ne pouvais pas.

Ce péché qui me pourrissait la vie c'était arrêté depuis 6 ans, du jour où j'ai commencé à fréquenter ma fiancée, qui par la suite était devenue mon épouse. Puis, tout d'un coup, ce péché refit surface et a recommencé à m'empoisonner la vie.

Progressivement, je me suis enfoncé dans ce péché. La suite coule de source et c'est ainsi que je me suis trouvé pour la première fois en prison pour une durée de neuf mois.

Mon épouse venait régulièrement me rendre visite au parloir avec notre fille, sauf quand je fus transféré dans une autre prison.

Ma femme m'avait pardonné en me disant: "Je fais cela pour sauver notre mariage." Je n'ai pas retenu la leçon. J'ai été libéré un 5 août et le 30 de ce même mois, j'étais de nouveau incarcéré pour le même délit. C'était la goutte qui avait fait déborder le vase, notre mariage finit par un divorce à mes torts.

Beaucoup de personnes ont aidé mon épouse pour que nous divorcions, en me faisant passer pour plus sale que j'étais. Par la suite, elle fit tout pour que je ne puisse plus voir notre fille. Pour éviter les bagarres juridiques, j'ai préféré m'effacer sans rien tenter, avec l'espoir qu'un jour je reverrai ma fille, même s'il me fallait attendre sa majorité et plus.

Tout d'un coup, plus rien. Pendant tout le temps de ce déroulement d'une partie de ma vie, je n'avais pas ouvert la bouche ou contesté. Je reconnus mes fautes du passé et, à haute voix, je me mis à prier et à confesser: "Oui Seigneur, ma vie n'a été que bagarre, alcool, vol, mensonge, débauche et impudicité." Le vrai et seul constat que je pouvais faire de ma personne, était que j'étais un salaud.

Quel bien cela faisait de se vider, de tout déposer au pied du Seigneur que je venais de rencontrer personnellement, et qui déjà devenait mon ami. Ma vie n'avait été que miséreuse et vide. J'avais vidé mon sac et mon cœur devant le Seigneur ce soir-là.

La plus belle chose de ma vie, je venais de la faire, remettre ma vie entre les mains du Seigneur, afin que ce soit lui désormais qui me conduise tout au long de cette vie qui me restait à passer ici-bas sur cette terre. De tout mon cœur j'ai crié au Seigneur: "Que ta volonté se fasse et non ma volonté!"

Lorsque j'eus fini, il y avait une petite étendue d'eau à mes genoux. C'était mes larmes, tout ce qu'elles contenaient de tristesses, de souffrances, de peines, mais j'avais la certitude que Dieu en Jésus-Christ m'avait pardonné cette vie que j'avais gérée par moi-même et qui ne conduisait nulle part, sauf à la mort.

Le cœur léger, je me suis relevé avec un déchirement au niveau du cœur, comme une plaie ouverte, fraîchement exposée à l'air libre. Jamais je ne pourrai oublier cette soirée, le Seigneur avait pris rendez-vous avec moi. Ce soir-là fut ma plus belle nuit de sommeil.

Le lendemain, à mon réveil, il y avait en moi un quelque chose qui avait changé. J'avais la paix et j'étais en paix avec moi-même. Tout était neuf à l'intérieur. Cela me faisait le même effet que lorsqu'on mange un bonbon à la menthe suivi d'un verre d'eau: Une telle fraîcheur que je ne sentais plus rien en moi, comme si je n'avais rien dans le corps.

